



HAL
open science

Ctésias et Hérodote ou les réécritures de l'histoire dans la Perse achéménide

Dominique Lenfant

► **To cite this version:**

Dominique Lenfant. Ctésias et Hérodote ou les réécritures de l'histoire dans la Perse achéménide. 2004. halshs-00001093

HAL Id: halshs-00001093

<https://shs.hal.science/halshs-00001093>

Preprint submitted on 30 Jan 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Lenfant

Ctésias et Hérodote ou les réécritures de l'histoire dans la Perse achéménide

RÉSUMÉ. — On a longtemps considéré que, dans ses *Persica*, Ctésias avait alternativement plagié l'*Enquête* d'Hérodote et déformé arbitrairement ce modèle sans se fonder sur aucune source locale. Mais l'importance du modèle hérodotéen et l'indéniable dimension polémique ne doivent pas conduire à négliger les sources orientales de Ctésias, qui se fait souvent l'écho de traditions locales concurrentes de celles recueillies par Hérodote. L'historien de Cnide témoigne ainsi des remaniements de l'histoire, dus soit à la cour perse soit aux diverses traditions locales au sein de l'Empire.

ABSTRACT. — Ctesias has long been considered in his *Persica* as having alternatively plagiarized Herodotus and arbitrarily deformed this model without relying on any local sources. But, even if Herodotus was an important model and polemic played an undeniable role, Ctesias had oriental sources and often echoed local traditions which competed with those collected by Herodotus. So, the Cnidian historian gives evidence of the altering of history either by the Persian court or by the diverse local traditions within the Empire.

La confrontation de Ctésias avec Hérodote s'est toujours imposée : en composant, au début du iv^e siècle av. J.-C., une histoire des Empires d'Orient et un ouvrage sur l'Inde, l'historien de Cnide abordait des domaines déjà traités par Hérodote, en particulier l'histoire de l'Empire perse. De plus, la manière de

son récit était comparable à celle d'Hérodote et, si Thucydide avait rejeté la méthode historique de son prédécesseur, Ctésias se posait explicitement en rival d'Hérodote, tout en comptant parmi ses premiers détracteurs. Aussi les vrais lecteurs de Ctésias, ceux qui, dans l'Antiquité et à l'époque byzantine, eurent accès à son œuvre aujourd'hui perdue, comparèrent-ils volontiers les deux historiens, que ce fût pour les opposer ou pour les confondre. Après la perte du texte original, les savants modernes poursuivirent la comparaison, mais ce fut parfois pour ne plus comprendre l'œuvre de Ctésias que comme une réplique déformée de l'*Enquête* d'Hérodote. Je voudrais montrer ici qu'une telle interprétation ne rend pas compte de l'œuvre d'historien de Ctésias et qu'elle donne une idée fautive du contenu de son ouvrage, de ses sources et de sa méthode¹.

I. DUEL POSTHUME ENTRE CTÉSIAS ET HÉRODOTE

a. *Les deux menteurs*

Lorsqu'on se penche sur les jugements portés par les anciens sur Ctésias, on est frappé de le voir cité au côté d'Hérodote, comme son égal. Ainsi, plusieurs auteurs, comme Photius ou Denys d'Halicarnasse, comparent les deux historiens pour leur style². D'autres formulent à leur encontre des reproches iden-

(1) On se limitera ici aux *Persica*, concernés de façon plus marquée par la comparaison. Pour une confrontation des *Indica* avec l'Inde d'Hérodote, je me permets de renvoyer à D. Lenfant, «L'Inde de Ctésias : des sources aux représentations», *Topoi* 5, Lyon, 1995, pp. 307-336 (en particulier pp. 310-315).

Sur Ctésias en général, on peut se reporter à F. Jacoby s.v. Ktesias, *RE* XI, 1922, col. 2032-2073, à A. Momigliano, «Tradizione e invenzione in Ctesia», *Atene e Roma*, 1931, pp. 15-44 (= *Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1969, pp. 181-212), aux travaux de J. M. Bigwood (*Ctesias of Cnidus*, thèse dactylographiée, Harvard, 1964; «Ctesias' account of the revolt of Inaros», *Phoenix* 30, 1976, pp. 1-25; «Ctesias as historian of the Persian wars», *Phoenix* 32, 1978, pp. 19-41; «Ctesias' description of Babylon», *American Journal of Ancient History* 3, 1978, pp. 32-52), à B. Eck, «Sur la vie de Ctésias», *Revue des Études grecques* 103, 1990, pp. 409-434 et à D. Lenfant, *Ctésias de Cnide : édition, traduction et commentaire historique des témoignages et fragments*, thèse dactylographiée, Paris-Sorbonne, 1994. Sur l'histoire de l'Empire perse, on dispose désormais de P. Briant, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, Paris, 1996.

(2) Photius (T13) et Denys d'Halicarnasse (T12) concluent tous deux à la supériorité d'Hérodote. Les références aux témoignages et fragments de Ctésias renvoient au corpus réuni par F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIC, 1958, n° 688.

tiques, tel ce Pollion qui, à l'époque impériale, traite tour à tour des plagiats de Ctésias et de ceux d'Hérodote³. On les associe enfin pour les domaines qu'ils ont l'un et l'autre abordés : au XII^e siècle, quand Tzetzés évoque l'Assyrie, la Perse ou l'Inde, il cite conjointement leurs deux noms⁴.

Mais si les auteurs anciens sont loin d'opposer Ctésias et Hérodote, c'est, en général, pour les confondre dans une même condamnation, celle qui frappe l'espèce des « menteurs ». Sur l'île des Supplices de son *Histoire véritable*, c'est à Hérodote et à Ctésias que Lucien fait subir les pires châtiments pour avoir menti en leurs ouvrages⁵. Et c'est en ces termes que Strabon, quant à lui, les condamne :

« Voyant que les auteurs avoués de fables jouissaient d'un grand succès, [les auteurs de *Persica*] crurent qu'eux aussi rendraient leurs œuvres plaisantes en traitant sous forme d'histoire de ce qu'ils n'avaient jamais ni vu ni entendu dire, pas, du moins, de la bouche de gens qualifiés — dans l'unique souci d'en rendre la lecture plaisante et étonnante. On se fierait de meilleure grâce à Hésiode ou à Homère chantant les héros et aux poètes tragiques qu'à Ctésias, Hérodote, Hellanicos et consorts. »⁶

Les deux historiens sont en fait rejetés comme les représentants d'une tendance historique, celle qui privilégie le divertisse-

(3) T13 : Πολλίωνος δὲ ἐπιστολὴ πρὸς Σωτηρίδαν *Περὶ τῆς Κτησίου κλοπῆς*, τοῦ δ' αὐτοῦ καὶ *Περὶ τῆς Ἡροδότου κλοπῆς* ἐστὶ βιβλίον... « Il existe une lettre de Pollion à Sotéridas *Sur les plagiats de Ctésias* et, du même aussi, un livre *Sur les plagiats d'Hérodote*. »

(4) Assyrie : F69 (à propos de Sésostris : Κτησίας καὶ Ἡρόδοτος... τῆς ἱστορίας μέμνηνται); Perse : F70 (τὴν δὲ τοῦ Πέρσου νόμου / Κτησίας καὶ Ἡρόδοτος γράφουσιν ἱστορίαν); Inde : F71 (Ἡρόδοτος, Διόδωρος, Κτησίας, πάντες ἄλλοι, λέγουσι τὴν εὐδαίμονα τυγχάνειν Ἀραβίαν, ὥσπερ καὶ γῆν τὴν Ἰνδικὴν εὐωδεστάτην ἄγαν, ἀρώμασιν ἐκπνέουσιν...).

(5) *Histoire véritable*, II, 31 (fragment non cité par Jacoby) : Καὶ μεγίστας ἀπασῶν τιμωρίας ὑπέμενον οἱ ψευδάμενοί τι παρὰ τὸν βίον καὶ οἱ μὴ τὰ ἀληθῆ συγγεγραφότες, ἐν οἷς καὶ Κτησίας ὁ Κνίδιος ἦν καὶ Ἡρόδοτος καὶ ἄλλοι πολλοί. « Et les châtiments les plus pénibles de tous étaient subis par ceux qui avaient menti au cours de leur vie et par ceux qui n'avaient pas dit la vérité dans leurs ouvrages : parmi eux se trouvaient Ctésias de Cnide, Hérodote et bien d'autres. »

(6) Strabon, *Géographie*, XI, 6,3 (cf. T11a, qui ne commence qu'à Ῥᾶον δ' ἄν τις) : Ὅρῶντες γὰρ τοὺς φανερῶς μυθογράφους εὐδοκιμοῦντας ᾤθησαν καὶ αὐτοὶ παρέξεσθαι τὴν γραφὴν ἡδεῖαν, ἐὰν ἐν ἱστορίας σχήματι λέγωσιν, ἃ μηδέποτε μήτε εἶδον μήτε ἤκουσαν, ἢ οὐ παρὰ γε εἰδότην, σκοποῦντες αὐτὸ μόνον τοῦτο, ὅτι ἀκρόασιν ἡδεῖαν ἔχει καὶ θαυμαστήν. Ῥᾶον δ' ἄν τις Ἡσιόδῳ καὶ Ὀμήρῳ πιστεύσειεν ἥρωολογοῦσι καὶ τοῖς τραγικοῖς ποιηταῖς ἢ Κτησίᾳ τε καὶ Ἡροδότῳ καὶ Ἑλλανίκῳ καὶ ἄλλοις τοιοῦτοις.

ment et la séduction du lecteur, celle qui véhicule des *μῦθοι*, des « fables », tout en prétendant dire le vrai. Strabon considère cette introduction inavouée du *μῦθος* dans l'*ἱστορία* comme une perversion du genre. Hérodote et Ctésias relèvent de cette école historique dont Thucydide condamnait la futilité en refusant, pour sa part, de séduire son auditoire par l'introduction d'éléments merveilleux⁷.

Ainsi, à l'époque ancienne, les détracteurs de Ctésias n'épargnèrent pas davantage Hérodote⁸ et les deux historiens furent longtemps logés à la même enseigne. Les choses changèrent du tout au tout à l'époque moderne, après qu'eurent disparu les écrits de Ctésias. Quand les humanistes se penchèrent sur nos deux historiens, ce fut pour les opposer comme le mensonge à la vérité.

b. *Le menteur et le véridique*

La redécouverte de Ctésias à l'époque moderne fut inaugurée par l'édition princeps du résumé de son œuvre par Photius, qui fut publiée en 1557 par Henri Estienne⁹. Or, dans sa préface, Estienne se livre à une véritable apologie de Ctésias, dont il prétend le récit parfaitement fiable. Les arguments avancés nous replongent dans la mentalité d'une époque : d'après Estienne, nul n'était mieux placé que Ctésias pour écrire sur la Perse et, comme il n'a flatté ni le roi ni sa mère, il n'y a pas lieu de mettre en doute ses propos. Pour ce qui est des prodiges de l'Inde, ils n'étonnent que des ignorants et mieux vaut se fier aux savants de l'Antiquité qu'aux marchands illettrés d'aujourd'hui. A cela s'ajoute l'argument d'autorité : l'œuvre de Ctésias ne peut qu'être de grand prix, puisque Pline ne dédaigne pas de la citer... Pour finir, Estienne va jusqu'à opposer un « verax Ctesias » à un « mendax Herodotus », marquant ainsi le début d'une antithèse durable.

A partir de cette date, la défense de l'un des historiens supposa toujours la dépréciation de l'autre. A vrai dire, la faveur

(7) Thucydide, I,22 : *μυθῶδες* et *ἀτερπέστερον* sont deux termes apparentés à ceux qu'emploie Strabon (*μῦθοι... τέρψις*).

(8) Dans sa vie d'*Artaxerxès*, Plutarque adresse à Ctésias les mêmes reproches qu'à Hérodote dans son traité *De la Malignité d'Hérodote* : mensonge, partialité, jactance...

(9) *Ἐκ τῶν Κτησίου, Ἀγαθαρχίδου, Μέμνονος ἱστορικῶν ἐκλογαί. Ἀππιανοῦ Ἰβηρικῆ καὶ Ἀννιβαϊκῆ. Ex Ctesia, Agatharchide, Memnone excerptae historiae. Appiani Iberica. Item de gestis Annibalis*, éd. II. Estienne, Paris, 1557.

alla presque toujours à Hérodote et, pendant deux siècles, du xvi^e siècle au xviii^e siècle, la tradition indirecte de Ctésias ne parut qu'en appendice aux éditions d'Hérodote¹⁰. C'est au xviii^e siècle que renaquit le duel posthume entre Hérodote et Ctésias, lorsque l'abbé Gédoyen fit paraître, dans les années 1740, la première traduction française du sommaire de Photius, qu'il commenta en se prononçant généralement pour Ctésias et contre Hérodote¹¹. La réplique vint soixante ans plus tard, sous la plume de P. H. Larcher¹², qui entendit prouver, dans le commentaire de sa propre traduction, qu'il était injuste de préférer Ctésias à Hérodote et qui cribla de ses pointes assassines Ctésias et son défenseur Gédoyen. Mais ce furent les progrès des études orientales qui introduisirent des éléments nouveaux dans le débat, dès lors que l'on eût déchiffré les inscriptions cunéiformes.

c. *L'arbitrage des inscriptions cunéiformes*

Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes au xix^e siècle donna accès à de nouveaux documents qui laissaient enfin la parole aux Perses eux-mêmes. Il suffit de citer le plus important d'entre eux, l'inscription de Darius à Behistun. Cette inscription, dans laquelle le Roi relate les circonstances de son arrivée au pouvoir, offre le parallèle d'un épisode rapporté à la fois par Hérodote et par Ctésias. Elle fut d'emblée considérée comme le critère de la vérité¹³, appelé à départager les deux historiens. L'un de ses éléments fut plus particulièrement invoqué à cet effet : la liste des six conjurés qui avaient participé avec Darius

(10) Ainsi de l'édition Jungermann (1608), de l'édition de Londres (1679), de celles de Gronovius (1715), Wesseling (1763), Borheck (1808²) et Schweighäuser (1816), ainsi que des traductions de P. H. Larcher (1802²) et de J. A. C. Buchon (1837).

(11) Le résumé des *Persica* parut dans les *Mémoires de littérature de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. XIV, Paris, 1743, pp. 247-279, celui des *Indica* donna lieu à une lecture à l'Académie en 1741 (cf. *Mémoires de littérature...*, vol. XVI, p. 98) et fut publié parmi les *Œuvres diverses* de N. Gédoyen en 1745.

(12) P. H. Larcher, *Histoire d'Hérodote, traduite du grec... les extraits de l'Histoire de Perse et de l'Inde de Ctésias*, Paris, 1802².

(13) Pour H. C. Rawlinson, premier éditeur du texte vieux-perse de l'inscription de Behistun, le récit de Darius se caractérisait par son extraordinaire véracité (« an earnest regard for truth », « the truthfulness and self-denial, which characterize this curious record »). Cf. *Journal of the Royal Asiatic Society* 10, 1847, Londres, p. 47 et 187.

au renversement du mage usurpateur. Cette liste avait son correspondant chez les deux historiens. Or, si Hérodote ne *s'écartait* de l'inscription que sur un nom, Ctésias ne *s'en rapprochait* que par un nom. Le verdict des documents locaux était clair et l'on ne cessa dès lors d'opposer la sûreté de l'information d'Hérodote aux faiblesses de celle de Ctésias.

La dépréciation de Ctésias atteignit un sommet décisif dans l'étude de Felix Jacoby, qui publia en 1922 l'étude la plus importante qui eût été jusqu'alors : il s'agit de l'article de la *Real-Encyclopädie* consacré à Ctésias et dont les conclusions influencèrent jusqu'à nos jours l'appréciation portée sur l'historien. Le savant allemand vit essentiellement dans son œuvre la reprise falsifiée du récit d'Hérodote. Il considérait que le récit de Ctésias eût été le même s'il n'avait pas vécu en Perse¹⁴ et que l'historien s'était, en quelque sorte, livré à un jeu littéraire de déformation délibérée du récit d'Hérodote¹⁵, ses principales sources étant, en définitive, purement grecques : le récit d'Hérodote et sa propre imagination. Jacoby consacrait ainsi le verdict frappant Ctésias le menteur et achevait de l'enfermer dans une opposition à Hérodote. Mais il est vrai qu'une telle antithèse remontait en fait à Ctésias lui-même.

(14) F. Jacoby, *RE*, s.v. Ktesias, 1922, col. 2046-7 : « Um diese « Persische Geschichte » zu schreiben, hätte er nicht nach Persien zu gehen brauchen. » Ce point de vue est repris tel quel par M. Dorati (« Ctesia falsario? », *Quaderni di storia* 41, janvier-juin 1995, pp. 35-36) qui va jusqu'à supposer que Ctésias n'a jamais vécu à la cour perse, son prétendu séjour en ces lieux n'étant qu'une invention destinée à montrer la supériorité de ses sources sur celles dont disposait Hérodote (p. 49). L'auteur se fonde sur l'absence de témoignages indépendants (une absence qu'il crée en faisant remonter à Ctésias lui-même le récit divergent que Plutarque lisait dans une autre source (F32 § 4) : M. Dorati postule que cette source est Deinon, lequel se contenterait de plagier le récit de Ctésias tout en le déformant sans aucun autre fondement documentaire... [p. 45]) et sur le silence de Xénophon quant au rôle joué par Ctésias (silence qui ne paraît pas en soi probant, Xénophon, qui avait sans doute peu de sympathies pour un Grec rattaché au camp adverse, n'étant pas un modèle d'honnêteté historique. Voir, par exemple, E. Lévy, « L'art de la déformation historique dans les *Helléniques* de Xénophon », *Studia hellenistica* 30, Louvain, 1990, pp. 125-157). En viendra-t-on bientôt à se demander si Ctésias était bien médecin, s'il ne s'est pas inventé cette fonction pour surpasser Hérodote ou s'il a réellement existé ?

(15) *Ibid.*, en particulier col. 2056-2059.

II. LE PREMIER DÉTRACTEUR D'HÉRODOTE

Ctésias fut, en effet, le premier détracteur d'Hérodote et les fragments nous ont conservé les traces d'une polémique ouverte.

a. La polémique contre Hérodote

Les contradictions entre les récits d'Hérodote et de Ctésias frappèrent tout particulièrement Photius : ce dernier note, dès le début de son résumé, que, sur la période qui va de Cyrus à Xerxès (c'est-à-dire la période dont ils ont tous deux traité), Ctésias « fait un récit qui s'oppose presque en tous points à celui d'Hérodote »¹⁶ et le patriarche relève, sans doute à la suite de Ctésias, plusieurs de leurs divergences : ainsi, Ctésias nie tout lien de parenté entre Astyage et Cyrus¹⁷, alors que ce dernier est, d'après Hérodote, le petit-fils d'Astyage. Ou encore : l'écrasement de la révolte de Babylone est attribué à Zopyre par Hérodote, à Mégabyze, fils de Zopyre, par Ctésias¹⁸. Loin de demeurer implicite, la polémique s'exprimait même en termes peu courtois : d'après Photius, Ctésias n'hésitait pas, « en de nombreux endroits, à traiter [Hérodote] de menteur et à l'accuser d'être un faiseur de contes »¹⁹.

La violence et la constance de cette polémique témoignent en tout cas de la notoriété d'Hérodote en ce début de IV^e siècle : Ctésias avait manifestement conscience d'avoir à supplanter un modèle redoutable. Est-ce à dire que c'est là l'unique raison de ses divergences, autrement dit que son récit ne s'écarte de celui d'Hérodote que pour paraître original ?

(16) T8 (σχεδὸν ἐν ἅπασιν ἀντικείμενα Ἡροδότῳ ἱστορῶν).

(17) F9 § 1 (Φησὶν οὖν αὐτίκα περὶ τοῦ Ἀστυάγου, ὡς οὐδὲν αὐτοῦ Κῦρος πρὸς γένος ἐχρημάτιζεν).

(18) F13 § 26 (Οὕτω καὶ περὶ τούτων φησὶ Κτησίας, καὶ οὐχ ὡς Ἡρόδοτος. Ἄ δὲ περὶ Ζωπύρου ἐκεῖνος λέγει (...) Μεγάβυζον οὗτος λέγει διαπράξασθαι). A vrai dire, les deux versions ne sont pas contradictoires, mais peuvent se référer chacune à une révolte différente. Cf. *infra*, p. 361 n. 59.

(19) ψεύστην αὐτὸν ἀπελέγχων ἐν πολλοῖς καὶ λογοποιὸν ἀποκαλῶν (T8). Voir aussi T13 (Τῶν μέντοι γε μύθων, ἐν οἷς ἐκείνῳ λαιδορεῖται, les « fables qu'il reproche durement à Hérodote »), F1b § 15,1-2 (Κτησίας δ' ὁ Κνίδιος ἀποφαινόμενος τοῦτον σχεδιάζειν, « Ctésias de Cnide, qui déclare qu'Hérodote invente... ») et F16 § 62 (ἔλεγχος Ἑλλανίκου καὶ Ἡροδότου, ὡς ψεύδονται « réfutation d'Hellanicos et d'Hérodote, qu'il accuse de mentir »).

b. *L'interprétation de Jacoby : le plagiat et le contre-pied*

C'est là l'interprétation proposée, après d'autres²⁰, par Jacoby. Pour lui, les ressemblances entre les deux récits s'expliquent par un plagiat, les différences par le désir de masquer ses emprunts et de faire montre d'originalité. Ctésias reprendrait des épisodes trouvés chez Hérodote en les déplaçant dans la chronologie ou en modifiant les noms des personnages²¹. Ainsi, la Sémiramis de Ctésias ne serait qu'un concentré des deux reines babyloniennes, Nitocris et Sémiramis, évoquées par Hérodote²². De même, alors qu'Oibarès est, chez Hérodote, le palefrenier de Darius qui, en faisant opportunément hennir son cheval, permet à son maître de devenir roi, son homonyme est, chez Ctésias, un homme qui porte du fumier de cheval quand il rencontre Cyrus et qui aide ce dernier à renverser les Mèdes²³ : les deux personnages ont même nom, ils sont tous deux associés au cheval et aident leurs maîtres respectifs à conquérir la royauté. Autre exemple de transfert supposé : Ctésias donne au père de Cyrus le nom d'Atradatès, un nom qui rappelle de près celui de Mitradatès, prêté par Hérodote au père adoptif de Cyrus²⁴.

Le point de vue de Jacoby domine encore largement aujourd'hui, puisque plusieurs historiens actuels apprécient le récit de Ctésias comme «un effort désespéré et inutile de trouver une alternative à Hérodote» ou comme une simple modification de

(20) On se reportera en particulier à l'étude de J. Marquart (*Die Assyriaka des Ktesias, Philologus, Suppl. 6, 1891-1893, pp. 501-658*), qui suggère même d'expliquer l'antagonisme par les rapports de mauvais voisinage entre une Cnide dorieenne et une Halicarnasse ionienne (*sic*).

(21) Voir, par exemple, col. 2056 : «Bei näherer Betrachtung ist aber unverkennbar, daß Ktesias von der herodoteischen Darstellung ausgeht und mit ihrem Material arbeitet, diese Abhängigkeit aber dadurch verdeckt, daß er die herodoteische Auffassung der Personen und Ereignisse in ihr Gegenteil verkehrt» ou col. 2057, où la méthode de Ctésias est ainsi décrite : «herodoteische Grundlage, unter Variierung oder Umstellung der herodoteischen Elemente.»

(22) F. Jacoby, *ibid*, col. 2053 : «Er hat, wie immer zusammenschiebend und konzentrierend, aus den zwei Königinnen Herodots eine gemacht.»

(23) F. Jacoby, *ibid*, col. 2057 : «es ist der Οιδάρης ἵπποκόμος ἀνὴρ σοφός der Dareiosgeschichte Herodots (III 85), der an die Stelle des Harpagos geschoben wird.»

(24) Les déductions de Jacoby (col. 2056) sont abusives. Chez Strabon, XV, 3,6, Agradatès est donné... pour le premier nom de Cyrus. Il paraît évident qu'un nom de cette consonance était lié aux origines de Cyrus et qu'il donna lieu à diverses variantes chez les Perses eux-mêmes.

son récit²⁵. Pour R. Drews, « Ctésias s'efforçait de convaincre ses lecteurs que ce qu'ils avaient lu dans les *Histoires* était faux et que ce qu'ils n'y avaient pas trouvé était important », son récit des guerres médiques ne vise qu'à corriger celui d'Hérodote et sa version de la conspiration des sept Perses est une « invention évidente pour rivaliser avec le récit d'Hérodote »²⁶. Tout récemment, M. Dorati entend rappeler le fait « bien connu que Ctésias a largement réutilisé, dans l'élaboration de ses *Persica*, les *Histoires* d'Hérodote, en les contredisant et les modifiant presque en tous points »²⁷. L'activité de Ctésias comme historien se trouve ainsi réduite à un bricolage complexe et dérisoire.

Ce schéma d'interprétation conduit à des démarches dont la légitimité peut être mise en doute. Prenons l'exemple des rois mèdes cités par Ctésias, qui sont au nombre de neuf²⁸, au lieu de quatre chez Hérodote²⁹. A la fin du XIX^e siècle, J. Marquart³⁰, comparant à la liste d'Hérodote celle que proposait Ctésias, affirma que la seconde ne faisait que dédoubler la première et cette hypothèse fut généralement admise par tous sans plus de commentaire³¹. Or, comme l'ont souligné récemment Jan Boncquet et Bernard Eck³², Marquart a en fait remanié les listes pour plier les textes à son hypothèse³³, qui s'en trouve considérablement fragilisée.

(25) A. Cizek évoque ainsi « the misinterpreted employment of Herodotus' relation » et juge que Ctésias « modifies and supplements Herodotus' version » (« From the historical truth to the literary convention : the life of Cyrus the Great viewed by Herodotus, Ctesias and Xenophon », *Antiquité classique*, XLIV, 1975, pp. 546 et 547).

A. R. Burn explique le récit des premiers temps de la Perse selon Ctésias par « a desperate and needless effort to find an alternative to Herodotus » (*Persia and the Greeks*, Londres, 1984², p. 11).

(26) R. Drews, *The Greek Accounts of Eastern History*, Cambridge, 1973, p. 105, 106, 114.

(27) *Art. cit.* (n. 14), p. 48.

(28) F5 (= Diodore II, 32,6 ; 34,1 ; 34,6) : Arbacès, Maudacès, Sosarmos, Artycas, Arbianès, Artaios, Artinès, Astibaras, Aspandas-Astyage.

(29) I, 102, 106, 130 : Déiocès, Phraortès, Cyaxare, Astyage.

(30) *Art. cit.* (n. 20), p. 562 sq.

(31) Voir, par exemple, F. Jacoby, col. 2049 et J. M. Bigwood, *Ctesias of Cnidus...*, p. 122.

(32) J. Boncquet, *Diodorus Siculus (II, I-34) over Mesopotamië. Een historische kommentaar*, Bruxelles, 1987, p. 205 ; B. Eck, *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, livre II*, thèse dactylographiée, Paris-Sorbonne, 1990, p. 227.

(33) Ainsi, J. Marquart suppose que Ctésias considérait Aspandas et Astyage comme deux rois différents et que la confusion entre les deux personnages est

Autre exemple : constatant qu'il n'y a qu'un mage usurpateur chez Ctésias alors qu'il y en avait deux chez Hérodote, J. M. Bigwood y voit de la part du Cnidien une simplification intelligente du récit d'Hérodote³⁴ — alors que Ctésias est tout bonnement en accord sur ce point avec l'inscription de Darius à Behistun et que c'est Hérodote, ou sa source, qui a dédoublé le mage par suite d'une confusion³⁵.

En fait, si la dépendance de Ctésias envers Hérodote est réelle, il semble que l'on s'en soit exagéré l'importance.

c. Contre un hellénocentrisme exclusif

Plusieurs raisons conduisent à remettre en cause la position d'Hérodote comme modèle camouflé. Tout d'abord, la perspective embrassée par les deux historiens est sensiblement différente : Hérodote, historien des guerres médiques, situe les Perses dans leur opposition aux Grecs, alors que Ctésias, qui relate l'histoire des Empires successifs d'Orient, remonte dans la généalogie de l'Empire perse, soit jusqu'à l'Empire assyrien, avant d'en relater l'évolution propre jusqu'à son époque. La période couverte par les *Persica* est donc beaucoup plus longue, en amont comme en aval, que celle dont prétend rendre compte Hérodote³⁶. Or, le récit de Ctésias ne change pas de ton ni d'objet en passant d'une période commune à une époque traitée par lui seul. Une telle unité serait difficile à concevoir si le fil directeur de Ctésias était de suivre Hérodote en se démarquant de lui.

D'autre part, Ctésias n'a pas pour seules sources Hérodote et sa propre imagination. Ressemblances et différences peuvent aussi s'expliquer par l'utilisation de sources perses.

1) Les reprises de schémas narratifs

Jacoby insiste sur les schémas narratifs que l'on trouve à la fois chez Ctésias et chez Hérodote et il est incontestable que

imputable à Agatharchide, intermédiaire supposé entre Ctésias et Diodore. Il intervertit Sosarmos et Artycas dans la liste de Ctésias et inclut Phraorte, père de Déiocès, dans celle d'Hérodote. Il obtient ainsi une liste de dix rois (au lieu de neuf) chez Ctésias et de cinq rois (au lieu de quatre) chez Hérodote...

(34) J. M. Bigwood, *Ctesias of Cnidus...*, op. cit. (n. 1), pp. 112-113.

(35) Cf. *infra* n. 54.

(36) On ne suivra pas M. Dorati quand il considère que « l'histoire [de Ctésias], dans ses lignes essentielles, était déjà prête : il suffisait de la prendre dans les *Histoires* d'Hérodote et de l'adapter » (p. 50).

Sémiramis s'empare de Bactres à la manière dont les Perses prennent Sardes dans le récit d'Hérodote³⁷ ou que les Scythes tentent de dissuader les Perses de les attaquer en les défiant de tendre leurs arcs, tout comme les Éthiopiens à la Longue Vie au sein de l'*Enquête*³⁸.

Mais la reprise de motifs s'observe au sein même des *Persica* : ainsi, l'on retrouve par trois fois un serviteur battu qui conspire contre celui qui l'a frappé³⁹, par deux fois un frère cadet du roi qui, calomnié par un tiers, est dès lors soupçonné de complot⁴⁰ et, à trois reprises, une reine mère qui harcèle son fils pour obtenir vengeance des meurtriers de son autre fils⁴¹.

Pourquoi ne pas imputer de telles reprises aux mécanismes d'une tradition orale recueillie par Ctésias ? C'est d'autant moins illégitime que son récit comporte des scénarios de la légende babylonienne, comme celui du roi de basse extraction (l'ascension de Cyrus selon Ctésias rappelle de près celle de Sargon⁴²). Dans cette hypothèse, les scénarios communs aux deux historiens grecs pourraient s'expliquer par la nature de leurs sources, des récits d'origine orale nourris de schémas narratifs traditionnels en Perse. On ne dispose guère de parallèles locaux, mais on peut noter, par exemple, que l'association du cheval à l'investiture royale, qui se retrouve, sous une forme différente⁴³, dans le récit de Ctésias et dans celui d'Hérodote, en relation

(37) Ctésias F1b § 6 ; Hérodote I, 84.

(38) Ctésias F13 § 21 ; Hérodote III, 21.

(39) Oibaras, puni par Astyage, conspire contre lui et pousse Cyrus à la révolte (Ctésias *apud* Nicolas de Damas, *FGrHist* 90 F66 § 13 sq.). Le mage Sphendadatès, battu par Tanyoxarkès, le calomnie auprès de Cambyse, qui se laisse persuader de tuer son frère (F13 § 11 sq.). L'eunuque Tibéthès, frappé par le mage, révèle à Amytis le meurtre de Tanyoxarkès (F13 § 13).

(40) C'est le cas de Tanyoxarkès, calomnié par Sphendadatès auprès de Cambyse (F13 § 11), et de Cyrus le Jeune, accusé par Tissapherne auprès d'Artaxerxès II (F16 § 59 et F17).

(41) Il s'agit d'Amytis qui réclame à Cambyse le meurtrier de Tanyoxarkès (F13 § 13), d'Amestris qui demande à Artaxerxès I^{er} de lui livrer Inaros et les Grecs responsables de la mort de son fils Achéménidès (F14 § 39) et de Parysatis qui s'empare des meurtriers de Cyrus (F16 § 66-67 et F26).

On pourrait encore citer le scénario du roi qui épouse une femme après s'être débarrassé de son mari (Ninos et Sémiramis, Cyrus et Amytis), etc.

(42) Cf. *infra* p. 367 et n. 86.

(43) Notons cependant que Ctésias mentionne, tout comme Hérodote, la ruse qui permet de faire hennir le cheval de Darius et à laquelle ce dernier dut son trône (F13 § 17).

avec le personnage d'Oibarès⁴⁴, s'observe également sous des aspects divers dans la tradition indo-iranienne⁴⁵. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'elle s'inscrive dans deux récits d'accès à la royauté qui remontent l'un et l'autre à des sources iraniennes. Le personnage d'Oibarès pourrait être le type du valet qui sait trouver les stratagèmes utiles à la prise de pouvoir et décharge ainsi le futur souverain de manœuvres peu glorieuses⁴⁶.

De même, l'épreuve de l'arc censée prouver l'aptitude à dominer⁴⁷ ne paraît pas incongrue dans un milieu perse dont l'iconographie représente volontiers le roi comme archer⁴⁸. Darius ne se vante-t-il pas, à Naqsh-i Rostam, d'être « un bon archer et comme fantassin et comme cavalier »⁴⁹ ?

2) Pour ce qui est des *divergences*, pourquoi ne pas croire Ctésias en partie sincère quand il prétend corriger son prédécesseur en se fondant sur des sources locales⁵⁰ ? Les nouveautés et les correctifs qu'il apporte s'appuient parfois sur des observations personnelles, comme dans le cas de la description qu'il donne de Babylone⁵¹. Ainsi, il est souvent possible de rapporter les divergences des deux historiens à l'adoption de traditions distinctes, mais authentiquement orientales.

(44) Cf. *supra* p. 355.

(45) Cf. G. Dumézil : « dans les traités rituels védiques, le cheval joue en effet un rôle essentiel dans deux au moins des trois grands rituels royaux » (« L'intronisation de Darius », *Orientalia J. Duchesne-Guillemin Emerito Oblata, Acta Iranica* 23, Leyde, 1984, pp. 143-149 [144]).

(46) Dans le récit d'Hérodote (III, 85-87), Oibarès fait intervenir une jument pour provoquer le hennissement du cheval de Darius, dont on a convenu qu'il désignerait le futur roi. Dans celui de Ctésias, Oibarès est le conseiller de Cyrus qui se charge d'éliminer à l'insu de ce dernier des personnages qu'il juge dangereux pour son pouvoir, tel le Babylonien qui connaît les présages favorables à la montée au pouvoir de Cyrus (*apud* Nicolas de Damas *FGrHist* 90 F66 § 18) ou encore Astyage, précédent souverain (*apud* Photius = F9 § 6).

(47) Cf. *supra* p. 358 et n. 38.

(48) Sur les reliefs de Behistun et de Naqš-i Rostam comme sur les monnaies royales, le Roi figure en archer. Sur l'arc comme symbole du pouvoir royal en Perse, voir P. Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 226-8. J. M. Balcer note que le motif de l'arc symbolise force et royauté aussi bien dans l'épopée grecque que dans les représentations officielles du roi perse (*Herodotus & Bisitun. Problems in ancient Persian historiography*, Historia. Einzelschriften 49, Stuttgart, 1987, p. 81). Mais, dans la Grèce classique, les archers sont dévalorisés par rapport aux hoplites (cf. Euripide, *Héraclès*, 160-162 : « l'arc, l'arme la plus lâche (...). Pour un guerrier, l'épreuve de la bravoure n'est pas le tir à l'arc. »)

(49) DNB 1.42-44 (R. G. Kent, *Old Persian...*, New Haven, 1953, p. 139).

(50) T8 et F1b § 32,4.

(51) Cf. J. M. Bigwood, « Ctesias' description of Babylon », *American Journal of Ancient History* 3, 1978, pp. 32-52.

III. LE TÉMOIN DE TRADITIONS LOCALES

En opposant Ctésias à Hérodote comme le mensonge à la vérité, les historiens ont parfois abusé d'une facilité qui contrevient aux règles de la critique historique. Marc Bloch suggérait pourtant d'opposer l'historien à l'Archange qui, «balance en main, sépare d'un geste sûr les élus et les réprouvés. L'historien, disait-il, ne met pas à droite les bons témoins, à gauche les mauvais. A ses yeux, il n'y a pas de bon témoin à qui il se livre une fois pour toutes, abdiquant tout contrôle. Pour être exacte sur certains points, une déposition n'est pas forcément pure de toute erreur. Il n'y a guère de mauvais témoins. Un récit très imparfait peut renfermer des renseignements utiles. (...) Un témoignage ne forme pas un tout indivisible qu'il faille déclarer véridique ou faux. Pour en faire la critique, il convient de le décomposer en ses éléments, qui seront éprouvés, l'un après l'autre.»⁵² L'application de ces principes aux deux historiens grecs se révèle particulièrement éclairante⁵³.

a. *Convergences de Ctésias avec la documentation cunéiforme*

Remarquons tout d'abord que, lorsqu'un recoupement est possible, Ctésias s'accorde plusieurs fois avec les sources cunéiformes là où Hérodote s'en sépare.

On en citera deux exemples. Tout d'abord, contrairement à ce que l'on affirme souvent, le récit de Ctésias présente avec l'inscription de Darius à Behistun des points communs que n'a pas celui d'Hérodote. Ctésias et Darius ne mentionnent qu'un seul mage, au lieu de deux chez Hérodote⁵⁴ ; ils attribuent des noms

(52) Extrait du discours prononcé par Marc Bloch lors de la distribution solennelle des prix au lycée d'Amiens (1914) et publié à titre posthume dans les *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, V, 1, 1950, pp. 1-8 (p. 5), sous le titre : «Critique historique et critique des témoignages».

(53) Une telle méthode évite, par exemple, de conclure, comme le fait M. Dorati (*art. cit.* [n. 14], p. 36), de l'inexistence du *martichoras*, animal fantastique que Ctésias prétend avoir vu, au caractère fictif de son séjour en Perse et de déduire de la fausseté de tel élément celle de l'ensemble du récit.

(54) Pour expliquer ce dédoublement du mage chez Hérodote, J. M. Balcer suggère que le titre du mage (un hypothétique **pāti-xšayaθiya* «représentant officiel du roi») fut compris à tort comme le nom d'une seconde personne, *Pati-zeithès* (*op. cit.* [n. 48], pp. 103-104).

différents au mage et au frère de Cambyse⁵⁵ ; enfin et surtout, ils situent le meurtre du frère de Cambyse *avant* le départ de ce dernier pour l'Égypte, et non pendant le séjour du roi en ce pays⁵⁶ — version que plusieurs historiens jugent plus vraisemblable, car, si Cambyse se méfiait de son frère, il eût été d'une curieuse imprudence de le laisser derrière lui⁵⁷.

Second exemple : alors qu'Hérodote évoque une révolte babylonienne qu'il situe sous Darius, Ctésias la place sous le règne de Xerxès⁵⁸. Or, des tablettes babyloniennes attestent que Babylone s'est effectivement révoltée sous le règne de ce dernier⁵⁹. De telles convergences suggèrent que, dans ses écarts par rapport à Hérodote, Ctésias s'est parfois fondé sur des informations locales.

b. *Les documents locaux ne sont pas gages de vérité*

Qui plus est, s'il est vrai qu'Hérodote converge plus souvent avec les inscriptions locales conservées, il faut rappeler que ces dernières ne sont pas le critère absolu de la vérité et que, loin d'être des documents bruts, ce furent des instruments de propa-

(55) Darius nomme le mage Gaumata et le frère de Cambyse Bardiya, tandis que Ctésias les appelle respectivement Sphendadatès et Tanyoxarkès. Dans le récit d'Hérodote, l'un et l'autre ont pour nom Smerdis.

(56) *DB* (= inscription de Darius à Behistun) I § 10 ; Hérodote III, 30 ; Ctésias F13 § 10-13. Il est vrai que Ctésias narre l'assassinat après la conquête de l'Égypte, mais pas plus que celui d'Hérodote son récit ne devait suivre entièrement l'ordre chronologique (voir, par exemple, F9 § 4 : ἤλω δὲ διὰ ταῦτα καὶ αὐτὴ ἡ πόλις. Ὅπως τε πρὸ τῆς ἀλώσεως...). Or, le meurtre de Tanyoxarkès n'est découvert par Amytis qu'au bout de cinq ans, mais avant la mort de Cambyse. Comme cette dernière, survenue en 522, ne suivit que de trois ans la campagne d'Égypte, on supposera volontiers que ces dates étaient connues des informateurs de Ctésias qui situaient donc bien le décès du frère de Cambyse avant la conquête de l'Égypte.

(57) Voir, par exemple, T. S. Brown, « Herodotus' portrait of Cambyses », *Historia* 31, 1982, p. 402.

(58) Hérodote III, 150 sq. Ctésias F13 § 26.

(59) Deux révoltes babyloniennes sont attestées sous le règne de Xerxès, successivement menées par Bel-šimanni et par Šamaš-eriba. Cf. R. A. Parker & W. Dubberstein, *Babylonian Chronology*, Providence, 1956, p. 17 ; F.M.Th. de Liagre Böhl, « Die babylonischen Prätendenten zur Zeit des Xerxes », *Bibliotheca Orientalis*, XIX, 1962, pp. 110-4 et « Die babylonischen Prätendenten zur Anfangszeit des Darius (Dareios) I », XXV, 1968, pp. 150-3.

Cela ne veut pas dire qu'Hérodote fasse erreur : vu la fréquence des révoltes babyloniennes, il put fort bien s'en produire à la fois sous Darius et sous Xerxès. Cf. P. Briant, « La date des révoltes babyloniennes contre Xerxès », *Studia iranica* 21, 1992, p. 18.

gande. Le *Cylindre de Cyrus* — cette inscription trouvée à Babylone et dans laquelle le roi fait état des méfaits de son prédécesseur Nabonide, de sa propre élection par Marduk et de ses bienfaits à l'égard des Babyloniens — donne la version des faits que Cyrus entendit imposer⁶⁰, de même que l'inscription de Behistun pour Darius⁶¹. On peut seulement dire qu'Hérodote reçut des échos plus proches de ces versions officielles. S'il est vrai que Ctésias a peu de chances de nous offrir une version des faits plus authentique, Hérodote doit pourtant cesser d'apparaître comme un « élu » et Ctésias comme un « réprouvé ».

c. *L'écho de traditions locales concurrentes*

D'une manière générale, Ctésias se fait l'écho de traditions locales concurrentes de celles rapportées par Hérodote ou encore postérieures à ce dernier. L'histoire dans l'Empire perse était mouvante : des traditions distinctes venaient parfois à se mêler et les enjeux politiques motivaient des remaniements à valeur légitimante, que le roi était en mesure d'imposer.

Cette réécriture de l'histoire à des fins idéologiques est attestée à la fois dans les sources classiques et dans l'épigraphie. Les auteurs grecs rapportent plusieurs cas de falsification des faits due aux rois de Perse soucieux de leur gloire. Certaines de ces anecdotes sont, il est vrai, éminemment suspectes, à l'instar de celle que rapporte Hérodote, d'après qui Xerxès, aux Thermopyles, fit cacher les corps de la plupart de ses soldats, ne laissant paraître que mille des quelque vingt mille cadavres, dans l'espoir d'abuser les soldats de sa flotte⁶². Selon Dion Chrysos-

(60) On trouvera une traduction française du texte du *Cylindre* dans : W. Eilers, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », *Acta iranica*, 2, 1974, pp. 32-34. Sur les réserves qu'appelle cette source, voir P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 50 sqq.

(61) Certains historiens du xx^e siècle ont poussé le doute sur la véracité des proclamations de Darius jusqu'à penser qu'il avait tout bonnement inventé le mage, que celui qu'il avait chassé du pouvoir n'était autre que le frère cadet de Cambyse et second fils de Cyrus et que le véritable usurpateur était donc Darius lui-même. Cf. A. T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, Chicago, 1948, p. 109 ; M. A. Dandamaev, *Persien unter den ersten Achämeniden*, Wiesbaden, 1976, p. 108 sq. ; J. M. Balcer, *Herodotus and Bisitun. Problems in Ancient Persian Historiography*, Stuttgart, 1987, p. 58 sq. On se reportera, en dernier lieu, à l'analyse de P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 112 sq.

(62) Hérodote, VIII, 24-25. How et Wells y voient une invention grecque pour attirer le mépris sur Xerxès (*A Commentary on Herodotus*, Oxford, 1912) et R. W. Macan (*Herodotus. The seventh, eighth and ninth books*, I, New York, 1973, p. 388) souligne les invraisemblances de l'épisode : que les Perses aient perdu

tome, Xerxès, à son retour de Grèce, fit propager une version officielle selon laquelle il avait battu les Lacédémoniens aux Thermopyles, rasé Athènes, réduit en esclavage tous ceux qui n'avaient pu s'échapper et imposé tribut avant de repartir pour l'Asie⁶³. D'après le récit même de Ctésias, Artaxerxès II, bien qu'il n'eût pas tué de ses mains son frère cadet Cyrus, voulut faire croire le contraire à tous et imposa par la force cette version des faits, faisant exécuter les vrais meurtriers de son frère quand ils osèrent revendiquer la gloire de leur acte⁶⁴. Cette prétention du roi rappelle étrangement la manière dont Darius revendique, dans son inscription de Behistun, le meurtre de Gaumata⁶⁵, en contradiction avec plusieurs sources grecques⁶⁶.

L'épigraphie vieux-perse paraît, en effet, offrir aussi des exemples de réécriture de l'histoire en fonction des enjeux politiques contemporains — encore qu'il soit difficile de faire plus que des hypothèses. Ainsi, deux inscriptions, l'une d'Ariaramnès, l'autre d'Arsamès, tous deux membres de la branche cadette des Achéménides, ont été jugées inauthentiques du fait de leur incorrection grammaticale. Comme leurs fautes rappelaient celles que l'on trouve dans les inscriptions d'Artaxerxès II, on a jugé qu'elles devaient dater au plus tôt de son époque⁶⁷. Cherchant à expliquer ce qui avait pu motiver la confection de tels faux, R. G. Kent affirme que Cyrus le Grand, membre de la branche aînée héritière d'Anšan, avait déposé Arsamès, fils d'Ariaramnès, membre de la branche cadette héri-

vingt mille hommes aux Thermopyles, que l'on ait pu enterrer si rapidement dix neuf mille hommes et que l'on ait enseveli les corps, contrairement aux usages perses.

(63) Dion Chrysostome, *Discours XI*, 148-149.

(64) Sur la mort de Cyrus : F20 ; sur le sort de ses meurtriers : F26. On trouve un écho de cette version officielle chez Xénophon où l'on voit Tissapherne contribuer à la répandre : il dit aux Grecs que c'est le roi qui a tué Cyrus (*Anabase*, II, 3, 19). Mais le récit même de Xénophon n'adhère pas vraiment à cette version des faits : Cyrus meurt dans la mêlée sous les yeux de son frère, mais non pas, semble-t-il, de sa propre main (1,8.26-27). Deinon, dont Plutarque nous rapporte également le récit (*Artaxerxès*, § 10), met son lecteur face à deux versions des faits, qui correspondent plus ou moins à la version officielle et à la version officieuse : le coup mortel que reçut Cyrus, attaqué par le roi et par ses hommes, lui fut donné, selon les uns, par le roi, selon d'autres, par un soldat carien.

(65) DB I § 13 et IV § 68.

(66) Voir *infra* p. 365.

(67) Cf. H. H. Schaeder, «Über die Inschrift des Ariaramnes», *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 23, 1931, pp. 641-642.

tière du trône de Perside⁶⁸ et qu'après le règne de Cambyse II, la branche cadette revint sur le trône en la personne de Darius I^{er}, petit-fils d'Arsamès et ancêtre d'Artaxerxès II, tout comme de Cyrus le Jeune. Il interprète donc ces documents glorifiant les ancêtres d'Artaxerxès II aux dépens de la branche aînée à laquelle appartenait Cyrus le Grand comme l'expression d'une propagande hostile à ce dernier au moment de la révolte de Cyrus le Jeune. C'est que la tentative de ce dernier rappelait la manière dont Cyrus II avait déposé Arsamès et que, d'autre part, le cadet pouvait jouer de son homonymie pour se présenter comme le nouveau Cyrus⁶⁹.

L'utilisation idéologique d'inscriptions anciennes et l'exploitation politique d'une homonymie⁷⁰ avec un prestigieux roi antérieur paraissent également expliquer que l'on ait pu, comme en témoigne le papyrus araméen d'Éléphantine⁷¹, recopier l'inscription de Behistun un siècle après l'avènement de Darius I^{er} (522), au moment où Darius II montait sur le trône (423) : copier cette inscription pouvait contribuer à donner quelque légitimité à un roi homonyme dont l'avènement avait été particulièrement difficile⁷².

(68) Teispès, fils d'Achéménès, qui régnait à la fois sur la Perside et sur la cité d'Anšan, avait transmis la première à Ariaramnès (auquel succéda Arsamès, père d'Hystaspe et grand-père de Darius I) et la seconde à Cyrus I (auquel succédèrent Cambyse I, puis Cyrus II = Cyrus le Grand). Cette reconstitution proposée par F. H. Weissbach (*RE Suppl.* IV s.v. Kyros, col. 1142) n'est cependant pas admise par tous (cf. P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 122).

(69) Cf. R. G. Kent, «The oldest Old Persian inscriptions», *Journal of the American Oriental Society*, 66, 1946, pp. 206-212, en particulier pp. 211-212, et *Old Persian*, New Haven, 1953², p. 12 (inscriptions AmH et AsH, p. 116). Sur la propagande mise en œuvre par Cyrus le Jeune, voir P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 640 sq. Sur l'insistance avec laquelle Artaxerxès II se relie à Darius dans ses inscriptions, *ibid.* p. 649.

Pour un autre exemple de faux imputable au Grand Roi, *ibid.* p. 74.

(70) Cette homonymie est parfois toute factice, étant donné que certains rois adoptèrent un nom de règne au moment de leur avènement, tel Darius II, qui s'appela à l'origine Ochos. Cf. R. Schmitt, «Thronnamen bei den Achaimeniden», *Beiträge zur Namenforschung*, Neue Folge, 12, Heidelberg, 1977, pp. 422-425.

(71) Ce texte rédigé en araméen, langue véhiculaire de l'Empire perse, et qui fut découvert sur le site de la colonie militaire juive d'Éléphantine, en Haute Égypte, offre une copie fragmentaire datant des débuts du règne de Darius II. Il est édité dans le *Corpus Inscriptionum Iranicarum*, I, 5,1, par J. C. Greenfield & B. Porten, *The Bisitun Inscription of Darius the Great. Aramaic Version*, Londres, 1982.

(72) C'est l'interprétation proposée par B. Porten, *op. cit.* (n. 71), p. 3.

Dans un autre genre, l'inscription de Darius à Behistun présente avec les récits grecs des divergences significatives qui ne sont sans doute pas innocentes. Ainsi, le roi s'attribue l'initiative dans le renversement du Mage : il déclare que nul n'avait osé rien dire sur le Mage avant son arrivée⁷³ et ne donne le nom de ses complices qu'en manière d'appendice, dans un ajout ultérieur⁷⁴. Au contraire, le récit d'Hérodote le montre s'associant à un complot d'abord ourdi sans lui⁷⁵ et la liste des conjurés proposée par Ctésias reflète sans doute une version comparable puisqu'elle ne cite Darius qu'en dernière position⁷⁶.

De même, alors que Darius se targue d'avoir tué le Mage⁷⁷, les récits d'Hérodote et de Ctésias ne lui attribuent qu'une part de ce mérite. Selon le premier, Darius tue de sa main l'un des mages, mais dans des conditions telles qu'elles illustrent avant tout l'héroïsme de Gobryas, prêt à se faire transpercer avec le Mage plutôt que de le lâcher⁷⁸ ; quant au résumé de Ctésias par Photius, il dit tout simplement que le Mage mourut « criblé de coups par les Sept », sans faire de distinction⁷⁹. Avant eux, Eschyle, dans les *Perses*, s'était fait l'écho d'une version dans laquelle Darius n'était même plus l'un des meurtriers de son prédécesseur, assassiné en fait par Artaphrénès⁸⁰, qu'Hellanicos appelait quant à lui Daphernès⁸¹.

(73) DB I § 13.

(74) DB IV § 68.

(75) III, 70 : Γεγονότων δὲ τούτων ἕξ παραγίνεται ἐς τὰ Σοῦσα Δαρεῖος (...). Ἐπειδὴ οὗτος ἀπίκετο, τοῖσι ἕξ τῶν Περσέων ἔδοξε καὶ Δαρεῖον προσεταιρίσασθαι. « Alors qu'ils étaient au nombre de six, voici que se présente à Suse Darius (...). Quand donc cet homme fut arrivé, les six Perses décidèrent de s'associer aussi Darius. »

(76) F13 § 16 : Ἐντεῦθεν, ἑπτὰ τῶν Περσῶν ἐπίσημοι συνέθεντο ἀλλήλοις κατὰ τοῦ μάγου Ὀνόφας, Ἰδέρνης, Νορονδαβάτης, Μαρδόνιος, Βαρίσσης, Ἀταφέρνης καὶ Δαρεῖος Ὑστάσπεω. « Par la suite, sept nobles perses formèrent une conjuration contre le mage : il s'agissait d'Onophas, d'Idernès, de Norondabatès, de Mardonios, de Barissès, d'Ataphernès et de Darius, fils d'Hystaspe. »

(77) DB I § 13 et 16 et IV § 68 (« Voici les hommes qui étaient là quand je tuai Gaumata le mage »).

(78) III, 78.

(79) F13 § 16 : κατακεντηθεὶς ὑπὸ τῶν ἑπτὰ ἀπέθανε.

(80) V. 775-777 : ... τὸν δὲ σὺν δόλῳ / Ἀρταφρένης ἔκτεινεν ἐσθλὸς ἐν δόμοις, / ζῶν ἀνδράσιν φίλοισιν οἷς τόδ' ἦν χρέος « celui-ci fut tué par ruse par le brave Artaphrénès, en son palais, à l'aide d'amis dont c'était l'intérêt » et parmi lesquels le Darius d'Eschyle ne se compte pas.

(81) *FGrHist* 4 F181 = scholie aux *Perses* d'Eschyle, v. 778 : τοῦτον (sc. Ἀρταφρένην) Ἑλλάνικος Δαφέρνην καλεῖ.

Pour citer un dernier exemple, Darius ne fait nulle mention du tirage au sort, perverti par une ruse, qui, d'après Hérodote et Ctésias, aurait présidé à son élection comme roi.

S'il est délicat de déterminer chaque fois quelle est la version la plus authentique, il ne fait nul doute que circulaient dans l'Empire perse des versions concurrentes qui, selon les cas, glorifiaient ou dévalorisaient le roi ou tel ou tel de ses complices et dont la fonction idéologique paraît claire. De plus, des traditions locales, en particulier babyloniennes, sont probablement à l'origine de certains motifs des *Persica*.

d. Exemples de Cyrus, de Cambyse et des sept conjurés

Plusieurs épisodes de l'histoire perse qui, chez Ctésias, divergent de leurs équivalents chez Hérodote peuvent être interprétés selon cette optique. Le plus fameux concerne les origines de Cyrus le Grand.

Les origines de Cyrus

Hérodote donnait ce dernier pour le fils d'un membre de la noblesse perse, l'Achéménide Cambyse, et il s'accordait en cela avec la version imposée en son temps par Cyrus lui-même, version que l'on peut lire dans le *Cylindre de Cyrus*⁸². Or, d'après Ctésias, Cyrus n'est apparenté ni à l'Achéménide Cambyse ni au roi de Médie Astyage : il n'est que le fils d'un brigand et d'une chevrière⁸³.

Si Jacoby considérait l'histoire de la jeunesse de Cyrus selon Ctésias comme une « création libre reposant sur le récit d'Hérodote »⁸⁴, on s'accorde maintenant à y reconnaître l'écho d'une tradition qui circulait en Perse, parce que l'on sait, par Hérodote lui-même, qu'il existait différentes versions de la vie de Cyrus et des circonstances de sa mort⁸⁵. D'autre part, cette

(82) En fait, une comparaison précise montre qu'Hérodote et le *Cylindre* ne tiennent pas un discours identique : l'historien dit simplement que Cambyse, père de Cyrus, est, aux yeux d'Astyage, un Perse « de bonne maison » (οἰκίης μὲν ἔόντα ἀγαθῆς, I, 107) et que sa lignée remonte à Achéménès (III, 75), tandis que le *Cylindre* présente Cambyse comme le roi d'Anšan (l. 21).

Xénophon est l'auteur grec le plus proche de l'inscription, puisqu'il fait de Cambyse, père de Cyrus, le roi des Perses (*Cyropédie* I, 2, 1).

(83) F9 § 1 et *apud* Nicolas de Damas *FGrHist* 90F66 § 3.

(84) Col. 2058 : « eine freie Schöpfung des Ktesias auf herodoteischer Grundlage ».

(85) Hérodote I, 95 : « Je suivrai dans mon exposé ce que disent quelques-uns des Perses, ceux qui ne veulent pas magnifier l'histoire de Cyrus mais dire la

histoire suit un schéma bien attesté dans le folklore mésopotamien : celui qui fait accéder au trône, au terme d'une ascension sociale progressive, un homme d'origine obscure ; et l'histoire de Cyrus selon Ctésias présente des analogies significatives avec la légende de Sargon d'Akkad⁸⁶ : comme Sargon, Cyrus est de basse extraction ; comme lui, il passe sous la protection d'un père adoptif ; puis, d'abord employé à embellir le domaine royal, il devient échanson du roi avant de monter sur le trône à sa place et de constituer un empire.

Ce transfert de la légende de Sargon sur Cyrus résulte-t-il d'une confusion spontanée dans la tradition locale ou d'une manipulation idéologique ? Dans ce dernier cas, l'opération visait-elle à magnifier ou à déprécier Cyrus ? Des interprétations divergentes sont envisageables. La légende de Sargon n'était pas destinée à le ravalier et l'assimilation de Cyrus à Sargon paraît *a priori* travailler à la gloire du premier en modelant son histoire sur celle d'un grand conquérant⁸⁷. Mais, d'un autre côté, le prestige de l'ascendance aristocratique dans la Perse achéménide conduit à voir dans cette version une alternative dévalorisante à celle dont Hérodote, Xénophon et les inscriptions elles-mêmes se font l'écho. Ajoutons que Cyrus n'est pas seulement, comme Sargon, de basse origine, mais que son père est un brigand... Il se pourrait donc que la légende de Sargon ait été transférée sur

vérité, tout en étant capable de faire connaître aussi sur le compte de Cyrus trois autres versions différentes [ἐπιστάμενος περὶ Κύρου καὶ τριφασίας ἄλλας λόγων ὁδοὺς φῆναι] ; I, 214 : « Les circonstances de la mort de Cyrus font l'objet de bien des récits ; j'ai rapporté celui qui, pour moi, est le plus digne de créance » [Τὰ μὲν δὴ κατὰ τὴν Κύρου τελευτὴν τοῦ βίου πολλῶν λόγων λεγομένων ὅδε μοι ὁ πιθανώτατος εἴρηται] (trad. Ph.-E. Legrand).

(86) R. Drews, « Sargon, Cyrus and Mesopotamian Folk History », *Journal of Near Eastern Studies*, 33, Chicago, 1974, pp. 387-393. On distingue la légende de Sargon telle qu'elle est attestée par un texte du VII^e siècle av. J.-C. (Sargon est adopté par le puitsier d'eau Aqqi, qui le forme à son métier de *jardinier*) de la version qu'en donnent les inscriptions de Sargon lui-même (connues par des copies du début du II^e millénaire av. J.-C.) : d'origine humble, Sargon devient jardinier, puis serviteur du roi de Kish, avant d'accéder au rang d'échanson, puis de se révolter, de détrôner le roi et de conquérir les grandes cités mésopotamiennes.

(87) H. Limet voit ainsi dans ce scénario mythique « un récit édifiant destiné à conforter le pouvoir royal et à justifier la création d'un empire. » (« Aspect mythique de la royauté en Mésopotamie. Sargon l'Ancien et Cyrus le Grand », *Mythe et politique. Actes du Colloque de Liège. 14-16 septembre 1989*, F. Jouan et A. Motte (edd.), Paris, 1990, p. 178).

Cyrus à la fin du v^e siècle⁸⁸, avec l'appui d'Artaxerxès II qui entendait nuire à l'image du fondateur de l'Empire pour lutter contre la propagande de son frère cadet, Cyrus le Jeune — un phénomène dont pourraient témoigner, nous l'avons vu, les inscriptions de son règne⁸⁹.

Quoi qu'il en soit, le récit de Ctésias concernant Cyrus n'est pas une invention de son cru visant à contredire Hérodote. Si l'on admet la dernière hypothèse formulée, il reflète un remaniement de l'histoire à des fins idéologiques, qui s'effectua précisément du temps de Ctésias, ce qui ne veut pas dire que ce dernier ait eu pleinement conscience de la valeur idéologique de ce récit : c'est d'autant moins probable qu'il paraît avoir eu quelque sympathie pour Cyrus le Jeune, sous la possible influence de sources telles que Parysatis ou Cléarque. L'historien recueillit en fait sans les critiquer des récits d'origines diverses et il est vain de rechercher dans l'ensemble des *Persica* une cohérence idéologique.

Toujours à propos des origines de Cyrus, on s'est souvent étonné de l'audace de Ctésias lorsqu'il niait toute parenté entre Astyage et Cyrus, comme si l'historien n'avait eu que le but iconoclaste de frapper de néant le récit circonstancié d'Hérodote sur les débuts de Cyrus, fils de la fille d'Astyage, lequel, averti par un songe du destin royal promis au nouveau-né, cherche à le faire disparaître, mais n'est pas obéi et finit par être détrôné⁹⁰. Il est possible que la négation d'une parenté entre Astyage et Cyrus ait servi à dénigrer le fondateur de l'Empire perse, dans le même mouvement que celui que nous venons d'évoquer. Mais, à tout prendre, si le fait qu'aucune source orientale ne signale une telle parenté ne prouve rien en soi, il est indéniable que la version la plus suspecte est précisément celle qui affirme cette parenté : c'est le type même de l'invention à valeur légitimante,

(88) Cf. R. Drews, *art. cit.* (n. 86). Dans ce cas, cette version ne serait pas à compter parmi celles que connaissait déjà Hérodote (cf. *supra* n. 85).

(89) R. G. Kent suppose que Ctésias rapporte ce récit à la demande d'Artaxerxès («The oldest Old Persian inscriptions» (n. 69), p. 212), mais les *Persica* ne sont en rien un ouvrage de propagande répondant aux désirs du roi, dont ils n'hésitent pas à contredire les prétentions (voir ci-dessus, p. 363, à propos du récit de la mort de Cyrus). Considérant les ressemblances de cette version avec la légende préexistante de Sargon, on suggérera plutôt qu'une contamination à l'origine innocente entre l'histoire de Sargon et celle de Cyrus fut mise à l'honneur par l'entourage d'Artaxerxès II pour nuire au frère cadet de ce dernier.

(90) Hérodote, I, 107-130.

qui fait de Cyrus l'héritier naturel du pouvoir mède. Une telle interprétation vaut aussi pour d'autres épisodes.

L'image de Cambyse

Ainsi, l'image de Cambyse est meilleure chez Ctésias qu'elle n'est chez Hérodote. Ce dernier attribue à Cambyse toute une série de crimes, de sacrilèges ou d'actes insensés : profanation de sépultures, incinération sacrilège du corps d'Amasis, mise à mort du taureau Apis, moqueries envers les dieux grecs, exécutions multiples et meurtre de deux de ses proches, son frère cadet Smerdis et sa sœur et épouse.

On s'accorde à considérer que l'essentiel de ce récit est dépourvu d'historicité. Les fouilles du Sérapeum de Memphis ont prouvé que Cambyse n'avait pu commettre le meurtre du taureau sacré Apis que lui attribuait Hérodote⁹¹. Les sources de ce récit sont discutées : pour les uns, ces légendes sont imputables au clergé égyptien, mécontent que Cambyse ait réduit ses revenus et privilèges⁹² ; pour d'autres, elles sont également dues à Darius, qui cherchait à montrer dans son prédécesseur un despote fou et cruel⁹³. Elles sont en tout cas le reflet d'une propa-

(91) Cf. Hérodote, III, 27-29. Une stèle du Sérapeum de Memphis indique que l'Apis fut solennellement enterré en l'an 6 du règne de Cambyse. D'après G. Posener, l'inscription et le sarcophage prouvent que l'inhumation fut officielle, et non secrète, et le sarcophage est même présenté comme une offrande de Cambyse (*La première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936, p. 30 sq., 171 sq.). F. K. Kienitz ajoute que Cambyse ne put tuer l'Apis pendant sa fête d'intronisation, puisque cette dernière avait eu lieu dix-neuf ans avant l'arrivée du conquérant perse (*Die politische Geschichte Ägyptens vom 7. bis zum 4. Jahrhundert vor der Zeitwende*, Berlin, 1953, p. 57 sq.).

(92) Cf. F. K. Kienitz, *op. cit.*, p. 59 sq. ; R. N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1983, p. 98 et n. 37 ; A. B. Lloyd, « Herodotus on Cambyses. Some thoughts on recent work », *Achaemenid History III*, 1988, p. 65.

(93) C'est l'hypothèse de J. M. Balcer, *op. cit.* (n. 48), pp. 89-90.

Si tel était le cas, la démarche de Darius s'inscrirait alors dans une véritable tradition remontant à l'époque néobabylonienne : dans la stèle inscrite de Nabonide, ce roi stigmatise les crimes de ses prédécesseurs tels que Sennachérib et, à son tour, le *Cylindre de Cyrus* commence par énumérer les forfaits de Nabonide à l'encontre des dieux et des hommes.

Mais il est peu vraisemblable que la propagande de Darius ait diffusé deux versions différentes, celle de l'inscription, qui n'attribue à Cambyse que le meurtre de son frère, et celle dont Hérodote se ferait l'écho.

D'autres encore suggèrent que la folie criminelle de Cambyse reflète des motifs du folklore irano-babylonien. Cf. I. Hofmann & A. Vorbichler, « Das Kambysesbild bei Herodot », *Archiv für Orientalforschung* 27, pp. 86-105.

gande hostile à Cambyse⁹⁴, interprétée par Hérodote en fonction de stéréotypes grecs⁹⁵.

Or, l'image de Cambyse est nettement différente chez Ctésias : si le roi met à mort son frère, c'est dû à l'influence trompeuse du mage⁹⁶ ; après son succès en Égypte, il se contente de déporter le pharaon sans le faire mettre à mort⁹⁷ ; il offre des sacrifices et s'inquiète de la colère divine⁹⁸ ; il n'inflige pas à sa femme des coups au ventre qui lui valent une fausse couche mortelle, mais celle-ci met au monde un enfant sans tête — prodige par lequel les dieux manifestent leur colère⁹⁹ ; enfin, le règne de Cambyse n'est troublé par aucune révolte et le mage attend sa mort pour s'emparer du pouvoir¹⁰⁰. Cambyse est donc en partie¹⁰¹ dédouané de deux des grands crimes qu'Hérodote lui imputait, à savoir les meurtres de son frère et de sa femme¹⁰² ; et, si l'on se fie au résumé de Photius, il n'est nullement question de sacrilèges commis en Égypte.

Or, ce portrait plus clément et plus modéré correspond davantage aux sources égyptiennes contemporaines de Cambyse : celles-ci montrent dans ce dernier un roi qui, fidèle à la politique adoptée par Cyrus dans les pays conquis, respecte la religion locale et se prête même à ses rites, participant aux cérémonies du temple de Neith à Saïs et offrant aux dieux de généreux sacrifices¹⁰³. Cela atteste au moins qu'il entendait donner de lui l'image d'un roi pieux et respectueux des dieux égyptiens, ce

(94) La tradition relative aux sacrilèges de Cambyse n'est pas de l'invention d'Hérodote. F. K. Kienitz (*op. cit.*, p. 59) note qu'elle était sans doute largement répandue dans l'Égypte de son temps et qu'elle est également attestée à date postérieure : une pétition de 407 adressée au gouvernement perse par la communauté juive d'Éléphantine évoque ainsi la destruction par Cambyse de tous les sanctuaires des dieux égyptiens (cf. A. Cowley, *Aramaic Papyri of the fifth century B. C.*, Oxford, 1923, nos 30-31, pp. 108-122 et P. GRELOT, *Documents araméens d'Égypte*, Paris, 1972, pp. 408-415, # 102, lignes 12-13). Sur les traditions hostiles à Cambyse, voir aussi P. Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 70-1 et 109-10.

(95) Cf. A. B. Lloyd, *art. cit.* (n. 92), p. 57 sq.

(96) F13 § 11-12.

(97) F13 § 10. Cf. Hérodote, III, 15.

(98) F13 § 14.

(99) F13 § 14. Cf. Hérodote, III, 31-32.

(100) F13 § 15.

(101) Mais en partie seulement : dans un songe, sa mère lui reproche la *μιαφονία* de son frère (F13 § 14).

(102) Hérodote III, 31-32.

(103) Cf. G. Posener, *op. cit.* (n. 91), p. 170 sq. et P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 68-9.

dont n'a cure le personnage d'Hérodote. Quant aux sources perses, quelles que soient les limites de l'argument *ex silentio*, on notera qu'en matière de crimes, l'inscription de Darius à Behistun n'attribue à Cambyse que le seul meurtre de son frère. Le récit de Ctésias reflète donc des sources différentes de celles d'Hérodote, et peut-être moins éloignées du vrai.

La fin de Cambyse

Pour Ctésias comme pour Hérodote, Cambyse mourut d'une blessure qu'il se fit à la cuisse, mais dans des circonstances qui diffèrent selon l'auteur : dans l'*Enquête*, Cambyse est en train de s'élancer sur son cheval quand la garde de son épée se détache et que la lame de celle-ci, mise à nu, le frappe à la cuisse¹⁰⁴ ; alors que, chez Ctésias, c'est « en raclant, pour passer le temps, un bout de bois avec un couteau, qu'il s'entaille la cuisse jusqu'au muscle. »¹⁰⁵ Comme à l'accoutumée, cette variante a été interprétée comme une de ces « altérations [du récit d'Hérodote] caractéristiques de Ctésias »¹⁰⁶. Or, les ressemblances entre le scénario des *Persica* et le rituel babylonien du substitut royal rendent hautement improbable une invention de Ctésias : quand il taille une pièce de bois dans des circonstances particulièrement alarmantes puisque les mauvais présages le talonnent, Cambyse ne fait sans doute que se livrer à une forme du rituel babylonien du substitut royal¹⁰⁷ — il se trouve du reste à Babylone. Rappelons que le substitut royal était le « personnage central d'une véritable institution, à la fois religieuse et politique, destinée à sauver la vie d'un souverain lorsqu'elle se trouvait surnaturellement menacée »¹⁰⁸ : pour éviter le mal annoncé par les mauvais présages, on pratiquait, en manière d'exorcisme un rite de substitution visant à transférer le mal d'un support (le roi) sur un autre, qui pouvait être « un objet matériel quelconque. » « Très souvent, on utilisait dans ce but des figurines en argile, en pâte, en cire, en suif, en bois. »¹⁰⁹

(104) Hérodote, III, 64.

(105) F13 § 14 : ξέων ξυλάριον μαχαίρα διατριβῆς χάριν, παίει τὸν μηρὸν εἰς τὸν μῦν.

(106) J. M. Bigwood, *Ctesias of Cnidus...*, *op. cit.* (n. 1), p. 111.

(107) Le rapprochement est effectué par A. Tourraix, *Hérodote, historien de la monarchie perse*, thèse de doctorat d'État dactylographiée, Besançon, 1995, p. 231.

(108) J. Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, 1987, « Le substitut royal et son sort », p. 170.

(109) *Ibid.*, p. 175.

Les mauvais présages qui alarment Cambyse n'ont rien pour étonner dans un milieu babylonien qui pratiquait la divination à grande échelle, comme en témoignent les dizaines de traités conservés¹¹⁰. La nature même des trois présages décrits n'a rien d'exceptionnel, puisque l'extispicine, la tératomancie et l'oniro-mancie¹¹¹ faisaient à Babylone l'objet de recueils divinatoires entiers qui prévoyaient une multitude de cas semblables, possibles ou impossibles¹¹².

On peut même effectuer des rapprochements très précis avec les *omina* assyro-babyloniens. Dans les *Persica*, « Cambyse offre un sacrifice, mais, une fois les victimes égorgées, le sang ne coule pas et il s'en inquiète. »¹¹³. Or, une tablette babylonienne recueillant des rituels d'exorcisme envisage justement ce même type de présage, dont la tradition grecque ne nous paraît pas fournir d'exemple : « Lorsqu'après avoir immolé une victime (*pour une consultation d'extispicine ou d'hépatoscopie*), au cours de l'égorgeage du mouton, [le sang] ne sort pas (...), pour écarter ce malheur, (*voici*) le rituel *ad hoc*. »¹¹⁴.

Suit, dans le récit de Ctésias, le présage suivant : « Roxane lui donne un enfant sans tête et il s'inquiète davantage. » Or, on a conservé toute une littérature relative à la tératomancie, définie par J. Bottéro comme la « mantique qui tire sa connaissance de l'avenir des formes plus ou moins anormales, voire franchement monstrueuses, que peuvent présenter à leur venue au jour les produits des hommes et des animaux »¹¹⁵. La série de présages *šumma izbu* qui rassemble l'essentiel de cette littérature conser-

(110) J. Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, « Divination et esprit scientifique », p. 158 sq.

(111) Ces types de divination sont cités par J. Bottéro, *Mésopotamie...* p. 159.

(112) A propos des multiples cas envisagés dans les traités de divination, J. Bottéro note : « Il est bien évident qu'au moins dans un certain nombre de cas, toutes ces hypothèses n'ont pas pu être réellement constatées ; il y en a même qui sont carrément impossibles. » (*loc. cit.*, « Divination et esprit scientifique », p. 166).

(113) F13 § 14.

(114) *Sultantepe Tablets*, II, n° 231, traduit par J. Bottéro, *Mythes et rites de Babylone*, Paris, 1985, p. 36. Les tablettes assyriennes trouvées à Sultantepe ont été publiées par O. R. Gurney et P. Hulin, mais sans transcription ni traduction (*The Sultantepe Tablets II*, The British Institute of Archaeology at Ankara, 1964). E. Reiner propose une transcription du n° 231 dans le *Journal of Near Eastern Studies* 26, 1967, pp. 186-8.

(115) J. Bottéro, *Mythes et rites de Babylone...*, « La tératomancie babylonienne. Les monstres divinatoires », p. 1.

vée cite un cas très proche de celui que rapporte Ctésias, celui d'une femme qui donne naissance à trois enfants sans tête¹¹⁶. Enfin, quand la défunte mère de Cambyse lui apparaît en rêve et le menace pour le meurtre qu'il a commis, c'est un exemple de signe onirique là encore tout à fait ordinaire¹¹⁷.

L'importance du milieu babylonien dans l'élaboration de ce récit nous paraît confirmée par ses analogies frappantes avec les circonstances de la mort d'Alexandre à Babylone : cette dernière aurait été également annoncée, entre autres choses, par l'extispicine et la tératomancie. Arrien rapporte ainsi qu'une victime immolée au sujet d'Alexandre laissa voir un foie sans lobe, ce qui annonçait un grave danger¹¹⁸, tandis que, d'après le pseudo-Callisthène, une Babylonienne mit au monde un monstre composé d'une partie humaine mort-née et d'une partie animale douée de vie, signe interprété par un Chaldéen comme un présage de la mort du roi¹¹⁹.

On en déduira sans peine que, loin de devoir à une imagination perverse ses écarts vis-à-vis d'Hérodote, Ctésias se fait sans doute l'écho d'une version babylonienne de la mort de Cambyse¹²⁰, sans comprendre le caractère rituel d'un acte qu'il prend pour un simple passe-temps¹²¹.

Les sept conjurés

La liste des six complices de Darius lors du renversement du mage usurpateur est l'exemple le plus souvent cité pour jeter le discrédit sur le récit de Ctésias. C'est, en effet, nous l'avons dit, l'un des rares cas qui permettent une confrontation entre l'inscription de Darius à Behistun, le récit d'Hérodote et celui de Ctésias. Or, Darius nomme ses complices Vindafarna (fils de

(116) Le rapprochement est suggéré par A. Tourraix, *Hérodote... op. cit.* (n. 107), p. 231, qui renvoie, pour le texte (en transcription accompagnée d'une traduction anglaise), à E. Leichty, *The Omen Series šumma izbu*, New York, 1970, le présage n° 111 de la tablette I dit en effet (p. 42) : « Si une femme donne naissance à trois (enfants) et qu'ils n'ont pas de tête — le roi [...] » (l'essentiel de l'apodose est perdu).

(117) Sur l'oniromancie, voir L. Oppenheim, *The Interpretation of Dreams in the Ancient Near East*, Philadelphie, 1956.

(118) Arrien, *Anabase*, VII, 18.

(119) *Roman d'Alexandre*, III, 30.

(120) Ctésias séjourna au moins une fois à Babylone. Cf. J. M. Bigwood, « Ctésias' description of Babylon », *art. cit.* (n. 1), pp. 32-33 et B. Eck, *art. cit.* (n. 1), pp. 413-414.

(121) A. Tourraix, *loc. cit.* (n. 107).

Vahyasparuva); Utana (fils de Thukhra); Gaub(a)ruva (fils de Marduniya); Vidarna (fils de Bagabigna); Bagabuxša (fils de Datavahyahya) et Ardumaniš (fils de Vahukahya)¹²². Hérodote cite, dans l'ordre, Ὀτάνης, Ἀσπαθίνης, Γωδρύης, Ἰνταφέρνης¹²³, Μεγάθυζος¹²⁴ et Ὑδάρνης¹²⁵. Ctésias donnait, d'après Photius, les noms de Ὀνόφας, Ἰδέρνης, Νορονδαδάτης, Μαρδόνιος, Βαρίσσης et Ἀταφέρνης¹²⁶.

Cinq des six noms proposés par Hérodote sont des transcriptions acceptables de ceux que cite l'inscription¹²⁷, tandis que le sixième, Ἀσπαθίνης, s'il n'est pas cité par Darius, correspond à un nom perse, qui est de surcroît celui d'un personnage proche de ce roi : Aspacana, qui apparaît à Naqsh-i Rostam, sur le tombeau de Darius, où il est donné comme « porteur d'arc », qui « tient la hache de guerre de Darius »¹²⁸.

Au contraire, la liste de Ctésias ne présente guère de points communs avec celles de Behistun et d'Hérodote : il n'y a guère qu'Idernès qui puisse être rapproché de Vidarna. Cette confrontation a généralement paru édifiante : Hérodote ne faisait qu'une erreur pardonnable, là où Ctésias en faisait cinq. Ce dernier inventait donc arbitrairement une liste rivale de celle d'Hérodote¹²⁹.

Or, il semble que les noms cités par Ctésias, pour n'être pas authentiques, n'en soient pas pour autant arbitraires, qu'ils ne relèvent pas d'une pure fantaisie personnelle, mais proviennent de sources perses. Il est manifeste que la liste des Sept évolua quelque peu au fil des décennies et que les grandes familles concernées jouèrent un rôle dans son élaboration. L'inscription de Behistun laisse déjà entrevoir deux phases différentes de l'idéologie officielle en ce qui concerne le rôle des Sept¹³⁰. Dans

(122) DB § 68 (IV, 80-86).

(123) Les manuscrits présentent concurremment les formes Ἰνταφέρνης et Ἰνταφρένης.

(124) Dans d'autres passages, les manuscrits donnent parfois la forme Μεγάθυζος, plus proche de la forme perse. Cf. Ph.-E. Legrand, *Hérodote. Histoires. Livre III*, C.U.F., Paris, 1967, p. 124 n. 2.

(125) III, 70.

(126) F13 § 16.

(127) Cf. R. Schmitt, « Medisches und persisches Sprachgut bei Herodot », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 117, 1967, pp. 120-122.

(128) DNd (Kent, *Old Persian ...*, p. 140).

(129) Voir, par exemple, R. Drews, *op. cit.* (n. 26), p. 114 et n. 81 p. 199.

(130) F. Gschnitzer, *Die sieben Perser und das Königtum des Dareios*, Heidelberg, 1977, p. 23.

le récit du meurtre du mage, qui date de 520, Darius réduit ses complices à n'être que des comparses anonymes, dont il tait jusqu'au nombre : « avec quelques hommes je tuai ce Gaumata »¹³¹. Mais, dans la quatrième colonne de l'inscription, qui fut composée ultérieurement, en 519 ou 518, le roi, s'il s'attribue toujours l'acte meurtrier, nomme les six hommes à qui il reconnaît le mérite d'avoir lutté à ses côtés¹³² et appelle ses successeurs à protéger leurs descendants¹³³. Il lui a donc fallu reconnaître la nécessité de certaines concessions.

La liste proposée par Hérodote, plus d'un demi-siècle après, reflète déjà une certaine évolution : le nom d'Ardumaniš en a disparu, remplacé par celui d'Ἀσπαθίνης. Sur les considérations qui conduisirent à oublier Ardumaniš, on ne peut faire que des hypothèses. C'est un personnage qui n'a pas laissé d'autres traces dans nos sources. Mourut-il rapidement et sans descendant ? Tomba-t-il sous le coup de quelque disgrâce ? Ce qui est certain, en revanche, c'est que son remplaçant, Aspathinès-Aspacana, devint, comme Gobryas, l'un des plus proches collaborateurs de Darius, comme l'atteste sa présence au côté du roi sur le bas-relief de son tombeau de Naqsh-i Rostam. On supposera volontiers que le rôle ainsi joué imposa son intégration à la liste des conjurés, dont il fallait cependant préserver le nombre. L'insignifiance du personnage d'Ardumaniš l'aurait alors désigné comme victime de l'oubli.

Modifier la liste des Sept avait, en effet, sur les descendants de ces derniers, des conséquences pratiques qui allaient au-delà du simple prestige : Darius avait appelé ses successeurs à les protéger¹³⁴ et, d'après Hérodote, ils jouissaient de privilèges tels que le droit d'accéder au palais royal sans se faire annoncer et l'honneur exclusif de donner femme au roi¹³⁵.

Une bonne génération après Hérodote, Ctésias propose une liste qui, comme celle de son prédécesseur, ne se fonde pas sur la lecture de l'inscription à Behistun, mais probablement sur des sources orales. L'inscription était certes gravée dans le roc,

(131) DB § 13.

(132) IV, l. 82 (§ 68).

(133) § 69.

(134) DB IV § 69.

(135) Hérodote, III, 84, 3-4. Sur les autres privilèges attribués aux six grandes familles par les sources grecques, voir F. Gschnitzer, *op. cit.* (n. 130), p. 14 sq. La réalité de ces privilèges est cependant mise en doute par P. Briant, *op. cit.* (n. 1), p. 143 sqq.

mais, située à quelque cent cinq mètres de haut, elle était trop élevée pour pouvoir être lue par un passant¹³⁶. Ctésias n'attribuait-il pas à Sémiramis le relief et ses inscriptions¹³⁷? Et, d'après M. A. Dandamaev, la tradition locale actuelle considère que le relief représente neuf derviches et ignore tout du contenu de l'inscription, cependant que les voyageurs des siècles passés n'hésitèrent pas à y voir un maître et ses élèves, ou encore les douze apôtres¹³⁸... Certes, l'inscription fut diffusée dans tout l'Empire sous forme écrite, afin d'être proclamée¹³⁹. Mais cela n'interdisait pas, au fil du temps et au gré des sympathies, des confusions ou des remaniements auxquels la transmission orale était propice.

La liste de conjurés énoncée par Ctésias semble résulter, pour certains de ses aspects, d'une telle évolution. Si le nom d'Idernès paraît une transcription acceptable de Vidarna (Hydarnès chez Hérodote), on peut également admettre qu'Ataphernès reste proche de Vindafarna¹⁴⁰, dont on notera qu'il paraît avoir été particulièrement sujet aux altérations : on trouve Intaphernès (*v.l.* Intaphrénès) chez Hérodote, Artaphrénès¹⁴¹ chez Eschyle et Daphernès chez Hellanicos¹⁴². Deux autres noms sont ceux des fils de conjurés cités par Hérodote et par l'inscription¹⁴³ : il s'agit de Mardonios, fils de Gobryas¹⁴⁴ (Gaubaruva dans l'ins-

(136) Pour une description du site de l'inscription, voir M. A. Dandamaev, *op. cit.* (n. 61), p. 7 sq.

(137) F1b § 13. Il est probable que Ctésias subit l'influence d'une tradition locale : l'existence, dans la région, d'un culte voué à la déesse *Simirria*, a pu susciter une confusion avec Sémiramis, au nom quelque peu assonant (cf. E. Herzfeld, *The Persian Empire*, Wiesbaden, 1968, p. 14; E. D. Phillips, «Semiramis at Behistun», *Classica et Mediaevalia* 29, 1968, pp. 166-168). De plus, à l'époque musulmane, le roc de Behistun était appelé *Sinn Sumaira*, «la dent (= le pic) de Sémiramis» (W. Eilers, *Semiramis, Entstehung und Nachhall einer altorientalischen Sage*, Vienne, 1971, p. 64).

(138) M. A. Dandamaev, *op. cit.* (n. 61), p. 12 et n. 44, p. 13).

(139) DB § 70. La diffusion du texte à travers les provinces et dans diverses langues est attestée par deux fragments épigraphiques de la version akkadienne, retrouvés à Babylone, et par les fragments d'un papyrus de la fin du v^e siècle, découverts sur l'île d'Éléphantine, qui présentent une version araméenne.

(140) Les deux noms sont cependant rapprochés de deux termes différents par M. Mayrhofer, *Onomastica persepilitana*, Vienne, 1973, qui associe Ἀταφέρνης à *Haturpana* et Ἰνταφέρνης à *Mindaparna*.

(141) *Perses*, 776.

(142) *FGrHist* 4 F181 = scholie aux *Perses* d'Eschyle, v. 778.

(143) Cf. A. Gutschmid, *Kleine Schriften* III, Leipzig, 1892, p. 505 sq.

(144) Hérodote, VI, 43.

cription), et d'Onophas, fils d'Otanès¹⁴⁵ (Utana dans l'inscription). Ce décalage paraît résulter d'une confusion entre le père et le fils, d'autant plus compréhensible que les noms se transmettaient souvent de grand-père à petit-fils, conduisant aisément à intervertir un Gobryas, fils de Mardonios, et un Mardonios, fils de Gobryas, surtout s'ils avaient tous deux participé à l'illustration de leur famille. Du reste, de telles confusions étaient sans grandes conséquences pratiques, dans la mesure où prestige et privilèges restaient attachés au même lignage. Les deux noms restants, Norondabatès et Barissès (*v.l.* Barisès), sont d'interprétation plus délicate, dans la mesure, tout d'abord, où ce sont des *hapax*. Le premier a été rapproché de Ὀροντοδάτης, nom d'un satrape de Carie cité par Arrien¹⁴⁶ et le second de Βάδρης, nom porté, chez Hérodote, par deux généraux perses¹⁴⁷. Mais, s'il est probable que ces noms soient des formes corrompues de véritables noms perses¹⁴⁸, il est certain qu'ils ne ressemblent en rien aux deux noms restants de l'inscription, Bagabuxša et Ardumaniš, ou de la liste d'Hérodote, Mégabyze et Aspathinès. On a vu qu'Ardumaniš et Aspathinès occupaient une position fragile dans laquelle ils s'étaient succédé et l'on ne s'étonne pas de voir apparaître un nouveau nom en leur place. En revanche, la liste de Ctésias frappe par une grande absence, celle de Mégabyze (ou de son fils Zopyre), qui surprend d'autant plus que les membres de sa famille occupent une place de choix dans les *Persica*.

En effet, un membre de cette famille, du nom de Mégabyze, commence à s'illustrer sous le règne de Xerxès en assurant le

(145) En fait, Hérodote appelle le fils d'Otanès Anaphès (VII, 62). La correspondance entre le personnage que Ctésias appelle Onophas et celui qu'Hérodote nomme Otanès dépasse la simple participation au complot : dans les deux cas, il s'agit du père d'Amestris, l'épouse de Xerxès (F13 § 24 et Hérodote VII, 61), et il exerce un haut commandement dans l'expédition de la seconde guerre médique (F13 § 30 et Hérodote VII, 61). Comme Ctésias, Diodore compte celui qu'il appelle Anaphas parmi les sept Perses (XXXI, 19, 1-2).

(146) *Anabase*, I, 23, 1-3 et III, 8,5. Le rapprochement est suggéré par A. Gutschmid, *op. cit.* (n. 143), qui suppose que les noms étaient peut-être chez Ctésias à l'accusatif, incitant Photius à lire, au lieu de ΙΔΕΡΝΗΝ ΟΡΟΝΔΑΒΑΘΗΝ, ΙΔΕΡΝΗ ΝΟΡΟΝΔΑΒΑΘΗΝ.

(147) IV, 167, 203 (chef des forces navales perses en Libye, sous Darius); VII, 77 (fils d'Hystanès, chef d'un contingent de l'armée de Xerxès).

(148) Les formes s'altéraient d'autant plus facilement qu'elles étaient rares. A côté de Βάδρης, les manuscrits d'Hérodote (IV, 203) proposent Βδῆς, Μάνδρης, Βάρης.

succès du siège de Babylone¹⁴⁹, puis, lors de la seconde guerre médique, alors qu'il a reçu l'ordre de piller le sanctuaire de Delphes, il s'en décharge sur un eunuque¹⁵⁰. Mais le personnage marque surtout le règne d'Artaxerxès I^{er}. Contrarié par les soupçons d'adultère qu'il nourrit envers sa femme Amytis, sœur du roi, il s'associe à un complot visant ce dernier¹⁵¹, mais finalement le lui dénonce et participe à la lutte contre les rebelles. Lors de la révolte d'Inaros en Égypte, c'est lui qui reprend en main le pays et qui obtient la reddition des alliés athéniens en leur promettant la vie sauve. Mais, comme la reine mère, désireuse de venger son fils mort au combat, fait exécuter un certain nombre de ces Grecs¹⁵², Mégabyze se retire dans sa satrapie de Syrie où il soulève, aidé de mercenaires grecs, une terrible révolte, qui met en échec les troupes envoyées par le roi. Réconcilié avec ce dernier¹⁵³, il l'accompagne à la chasse, mais, comme il tue un lion qui attaquait le roi, ayant ainsi atteint ce dernier dans son honneur, il est banni pour cinq ans, mais revient déguisé en lépreux, obtenant une réconciliation avec le roi, qui est fort peiné quand il meurt¹⁵⁴. L'histoire de ce règne s'achève sur deux proches parents de Mégabyze : sa femme, qui meurt après avoir été séduite par le médecin Apollonidès¹⁵⁵, et son fils Zopyre, qui passe aux Athéniens et périt à son tour en tentant de soumettre les Cauniens¹⁵⁶. Ajoutons que le second fils de Mégabyze, Artyphios, soulève, un peu plus tard, une révolte contre Darius II avec le frère de ce roi, Arsitès, et qu'il finit par être mis à mort¹⁵⁷. Ainsi s'éteint, semble-t-il, une famille à l'esprit de fronde particulièrement vivace. Et c'est précisément ce point qui nous paraît expliquer la disparition de l'aïeul Mégabyze de la liste des Sept : cette famille de rebelles n'est plus dans les grâces de la cour et paraît de toute façon éradiquée, en sorte que l'on peut sans peine l'effacer du prestigieux canon des conjurés¹⁵⁸.

(149) F13 § 26.

(150) F13 § 31.

(151) F14 § 34.

(152) F14 § 39.

(153) F14 § 40-42.

(154) F14 § 43.

(155) F14 § 44.

(156) F14 § 45.

(157) F15 § 52.

(158) Il se pourrait que Justin et Diodore rendent compte d'une étape intermédiaire dans l'évolution de la liste, celle où, comme pour les autres conjurés, le

A cette interprétation pourraient être objectés deux cas, celui d'Intaphernès et celui d'Idernès. En effet, Intaphernès est ce conjuré qui, d'après Hérodote ¹⁵⁹, voulut entrer dans le palais de Darius sans s'être fait annoncer, bien que le roi fût avec l'une de ses femmes, et qui mutila ceux qui prétendaient lui résister. Cet homme fut exécuté avec la plupart des membres de sa famille et pourtant son nom subsista dans la liste des Sept. Mais il était bon d'entretenir un souvenir illustrant les limites qu'un membre des six familles ne devait pas dépasser, eût-il été l'homme le plus actif du complot ¹⁶⁰, et, du reste, la famille se perpétua à travers le fils aîné grâcié par Darius.

Un second cas pourrait être objecté, celui d'Idernès, qui demeure sur la liste de Ctésias alors que sa famille a été éradiquée sous Darius II à la suite d'un complot ¹⁶¹. Mais il s'agit pour Ctésias d'une histoire quasi contemporaine et la liste des conjurés dont il prend connaissance peut fort bien être antérieure à cette affaire. Surtout, la propre femme d'Artaxerxès II, Stateira, descendait d'Idernès et, à en croire Ctésias, elle avait sur son mari un grand ascendant. Ainsi, il nous paraît plus vraisemblable d'admettre que Ctésias se fait l'écho d'un remaniement récent ¹⁶², tributaire du sort contemporain des grandes familles, plutôt que de supposer qu'il change arbitrairement les noms pour le plaisir de faire neuf ¹⁶³.

Il ne s'agit pas de substituer au portrait de Ctésias comme « menteur », plagiaire et falsificateur d'Hérodote celui d'un ingénu ou, à l'inverse, d'un historien critique. L'invention, la

nom du fils s'était substitué à celui du père. Justin donne en effet Zopyre pour l'un des Sept (I, 10, 15 : *unus de interfectoribus magorum, Zopyrus*), tandis que Diodore contamine deux traditions en attribuant au même personnage le nom du père et celui du fils (IX, 19, 2 : Μεγάβυζος ὁ καὶ Ζώπυρος).

(159) III, 118-119.

(160) Rappelons que c'est le premier que nomme Darius (§ 68) et qu'Eschyle lui attribue le meurtre de Mardos (*Perses* 776).

(161) F15 § 55-56.

(162) Les années 420 peuvent fournir un *terminus post quem* dans la mesure où la révolte de Caunos contre Athènes, à laquelle est associée la mort de Zopyre, eut lieu entre 437 et 425 (cf. R. Meiggs, *The Athenian Empire*, Oxford, 1972, p. 437) et où la rébellion à laquelle participe Artyphios, autre fils de Méga-byze, date des débuts du règne de Darius II, dont l'avènement date de 423.

(163) A une époque ultérieure, la prétention des rois de Cappadoce et d'Arménie à descendre de l'un des Sept atteste que les traditions familiales n'hésitaient pas à remanier cet épisode ancien à des fins de prestige et de légitimation. Cf. P. Briant, *op. cit.* (n. 1), pp. 145-149.

déformation intentionnelle, le désir de surpasser Hérodote, celui de divertir et de choquer sont évidemment intervenus pour une grande part dans l'élaboration des *Persica* et il n'est question ni de les nier ni d'en minimiser l'incidence ni de faire de Ctésias un égal d'Hérodote¹⁶⁴. Mais on s'est exagéré la dépendance de Ctésias vis-à-vis d'Hérodote : il convient de reconnaître leur place aux composantes orientales et de nuancer quelque peu le portrait de Ctésias historien. On ne peut admettre telle quelle la perspective purement hellénocentrique consacrée par Jacoby. Il est indéniable que Ctésias s'inspire en partie de traditions orientales.

Cela ne veut pas dire qu'il faille à proprement parler le réhabiliter : placé devant le choix entre les versions retenues par Hérodote et celles qu'il recueillit en Perse, il retint de préférence les secondes. Sans doute conféraient-elles à son récit un surcroît d'originalité qui n'était pas pour lui déplaire, mais peut-être l'incitaient-elles réellement à considérer Hérodote comme mal informé. Reste que Ctésias ne sut faire preuve d'aucun esprit critique : il ne semble pas avoir saisi, par exemple, la portée idéologique du récit attribuant à Cyrus des origines obscures.

Il n'en offre pas moins le reflet de traditions locales, dont certains éléments ne sont pas à rejeter, et témoigne, en outre, des remaniements que subissait l'histoire dans la Perse achéménide, au gré des besoins idéologiques. A ce titre, son récit mérite l'attention de l'historien d'aujourd'hui.

Dominique LENFANT,
Université de Strasbourg.

(164) Comme le fait, par exemple, au terme d'une longue étude de détail, C. Lanzani, « I Περσικά di Ctesia, fonte di storie greca », *Rivista di Storia antica* 6, 2, 1902, pp. 337-338.